
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 10 (1982)

DOI: 10.11588/fr.1982.0.51119

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

GONTHIER-LOUIS FINK

GOETHE ET NAPOLEON

Littérature et politique

Presque plus vite encore qu'en France,¹ où les voix hostiles avaient été rapidement jugulées,² en Allemagne Napoléon avait suscité un mythe protéiforme, contradictoire,³ auquel presque tous les grands noms des lettres allemandes au tournant du siècle avaient apporté leur contribution: Wieland et Schiller, Hölderlin et Kleist, Arndt et Hegel, sans parler de Gentz, l'ennemi le plus acharné du Corse. La foudre de guerre qui vole de victoire en victoire faisait face au pacificateur ou au dictateur, insensible aux sentiments humains et qui, impitoyable, écrase tout ce qui s'oppose à lui; le parvenu ambitieux faisait face au monstre sacré, et ceci parfois sous la même plume,⁴ comme il ressort aussi du pamphlet qu'un officier prussien soumit à Goethe et qui commençait par »Napoléon, je t'adore« pour égrener ensuite un »Napoléon, je te hais!«.⁵ Pour les uns, Napoléon était le grand fossoyeur de l'Empire romain germanique; il était censé poursuivre et parachever la politique expansionniste de Louis XIV pour réaliser les ambitions germaniques de la France et, tel un nouveau Charlemagne, s'imposer à l'Europe médusée. Pour les autres, il était le grand réformateur politique de l'Allemagne parce qu'il avait su promouvoir des réformes administratives et juridiques qui avaient modernisé les pays allemands se trouvant sous son obédience.⁶ Mais les camps se formaient et se déformaient d'autant plus facilement que les circonstances changeaient continuellement, que les ambitions militaires et les visées dynastiques de Napoléon savaient bien des fois les vues libérales du réformateur et que le manteau de l'Empereur cachait l'héritier de la Révolution,⁷ au point qu'on a pu se demander si c'étaient ses réformes ou ses campagnes qui avaient le plus contribué à

¹ Jean TULARD, *Le mythe de Napoléon*, Paris 1971.

² Georges LEFEBVRE, *Napoléon*, 6^e éd. Paris 1969, p. 400 sq.

³ Michael FREUND, *Napoleon und die Deutschen. Despot oder Held der Freiheit*, München 1969; *Deutschland unter Napoleon in Augenzeugenberichten*, München 1976, notamment l'introduction d'E. KLESSMANN, p. 9 sq.

⁴ Cf. E. M. ARNDT, *Geist der Zeit* (1806), Bd. I, Kap. 8: *Der Emporgekommene*.

⁵ Cf. Christian von Massenbach, colonel de l'armée prussienne, auteur d'un pamphlet que, dans sa prudence, Goethe l'empêcha de publier. Cf. *Artemis Ausgabe*, Zürich, t. XI, p. 804. Cf. aussi Otto TSCHIRSCH, *Geschichte der öffentlichen Meinung in Preussen (1795-1806)*. Bd. 2. Weimar 1934, p. 376 sq. et Wilhelm MOMMSEN, *Die politischen Anschauungen Goethes*, Stuttgart 1948, p. 123, n. 4.

⁶ Max BRAUBACH, *Von der Französischen Revolution bis zum Wiener Kongreß*. In: GEBHARDT, *Handbuch der deutschen Geschichte*. Bd. 14. dtv. Stuttgart 1970, p. 88 sq.

⁷ Cf. Elisabeth FEHRENBACH, *Verfassungs- und sozialpolitische Reformen und Reformprojekte in Deutschland unter dem Einfluß des napoleonischen Frankreich*. In: *Deutschland zwischen Revolution und Restauration*, hg. v. H. BERDING und H. P. ULLMANN, Königstein 1981, p. 66 sq.

réveiller l'Allemagne, si c'étaient ses victoires ou ses défaites⁸ qui avaient finalement remis sur pieds l'Allemagne disloquée et remembrée.

Mais pendant que ses contemporains allemands se montraient tour à tour fascinés ou horrifiés par Napoléon, Goethe, qui durant de longues années s'était interrogé sur l'Empereur, «mon Empereur», comme il aimait à dire,⁹ ne se contenta pas de la dualité simplificatrice des ces images d'Epinal; certes, nous retrouverons dans ses propos quelques-uns des stéréotypes qui ont façonné le mythe contradictoire de Napoléon, mais le mythe qui se dégagait progressivement des réflexions de Goethe sur le vainqueur de Jéna, le roi des rois qui l'avait reçu à Erfurt et le maître de l'Allemagne et de l'Europe qui continuait à triompher de ses adversaires avant d'être vaincu par les éléments de la nature, ce mythe se situe sur un autre plan. C'est ce que nous essayons de faire ressortir en analysant d'abord l'entrevue d'Erfurt, qui ne nous révélera cependant sa véritable portée et sa signification que lorsque nous aurons confronté l'idée que Goethe s'était faite de la Révolution avec les différentes facettes de l'image qu'il se faisait de Napoléon entre 1806 et 1832.

I

L'entrevue d'Erfurt, du 2 octobre 1808, suivie aussitôt de deux autres rencontres au château de Weimar, le 6 et le 10 octobre, ne marque pas le début de la réflexion de Goethe sur Napoléon, mais elle l'a durablement orientée.

Les documents qui nous informent sur les entrevues d'Erfurt et de Weimar ne manquent pas, mais ils sont de valeur inégale. Le plénipotentiaire de Weimar, Friedrich v. Müller, nous a laissé deux mémoires, l'un assez succinct, rédigé en français quelques jours après, à l'intention de Talleyrand,¹⁰ l'autre, plus explicite, mais publié bien plus tard.¹¹ Il avait assisté au moins en partie aux entretiens de Weimar, mais non à celui d'Erfurt; car il avait dû attendre Goethe dans l'antichambre, et à sa sortie celui-ci ne lui avait pas fourni beaucoup de précisions, mais petit à petit v. Müller avait recueilli quelques détails. En outre, il avait sans doute parlé aussi avec l'un ou l'autre des Français qui avaient été présents et qu'il fréquentait alors.¹² Avec insistance, il demanda à Goethe de consigner par écrit les détails de cette mémorable entrevue, mais ce n'est qu'en 1824 que le poète se mit à en fournir un canevas.¹³ Enfin, dans ses Mémoires, Talleyrand, présent à la première partie de l'entretien, donne à son tour une version des différents entretiens entre Napoléon et Goethe, prétendant avoir vérifié auprès de Goethe, qu'il avait soi-disant invité à dîner le 6 octobre, que sa relation était «parfaitement exacte».¹⁴ Mais ce dîner n'eut jamais lieu, et certains détails, manifeste-

⁸ Cf. M. FREUND (cf. n. 3), p. 22.

⁹ Selon W. v. Humboldt le 7. 1. 1809. In: Goethes Gespräche, Artemis-Ausgabe, t. XXII, p. 533.

¹⁰ Cf. Bernhard SUPHAN, Napoleons Unterhaltungen mit Goethe und Wieland und Friedrich v. Müllers Mémoire darüber für Talleyrand. In: Goethe-Jahrbuch, IX (1894), p. 20 sq.

¹¹ Goethes Unterhaltungen mit dem Kanzler Friedrich von Müller. In: Goethes Gespräche (cf. n. 9) t. XXII, p. 504 sq.

¹² Cf. B. SUPHAN (cf. n. 10), p. 29 et W. v. BIEDERMANN, Goethe-Forschungen, t. 3, Leipzig 1899, p. 116.

¹³ In: Biographische Einzelschriften, Artemis-Ausgabe, t. XII, p. 635-39.

¹⁴ Mémoires du Prince de Talleyrand (1891-92), Paris 1953, t. 1, p. 246 et Goethes Gespräche (cf. n. 9) t. XXII, p. 509.

ment aussi inexacts que perfides, donnent à penser que, sur ce point aussi, Talleyrand était resté plus fidèle à lui-même qu'à l'histoire.¹⁵ Néanmoins, comme nous pouvons compléter ces relations par les allusions que Goethe a faites à différents interlocuteurs,¹⁶ nous connaissons assez bien le déroulement des trois entrevues. Reste à savoir si ces détails nous permettront de comprendre la véritable dimension que Goethe avait donnée à ces faits.

Situons d'abord les faits. On sait que, désireux de renforcer l'alliance franco-russe lorsqu'il éprouva des difficultés en Espagne, Napoléon avait pris l'initiative d'une rencontre au sommet avec le tsar Alexandre; cette rencontre devait avoir lieu à Erfurt, et, pour lui donner plus d'éclat, Napoléon y avait également convié tous les princes alliés ou vassalisés. Trente-quatre souverains avaient ainsi accepté de faire de la figuration¹⁷ pour permettre à Napoléon de se présenter comme le successeur de Charlemagne, le souverain du nouvel empire d'Occident. A en croire Talleyrand, l'Empereur arrêta lui-même la liste de ceux qui devaient l'accompagner, donnant la préférence à de grands noms, illustres par leurs origines, ou à des personnages qui s'étaient illustrés par leurs actions.¹⁸ Le théâtre français, apprécié alors encore de toute l'Europe aristocratique, devait y jouer un rôle essentiel, notamment avec Talma, le grand acteur tragique du répertoire classique; devant un «parterre de rois» la troupe française devait donner quinze représentations. Comme l'empire n'avait pas suscité de tragique à la hauteur des ambitions de l'Empereur,¹⁹ celui-ci dut se tourner vers le théâtre classique et retenir des tragédies de Corneille, Racine et Voltaire comme «Cinna», «Iphigénie» et «Mithridate», «Oedipe» et «La Mort de César»,²⁰ pièces qui offraient bien des allusions transparentes à la personne, au destin et à la gloire de l'Empereur. C'est d'ailleurs pour assister à ces représentations que Goethe était venu à Erfurt, enclave française depuis le traité de Tilsit. Et, à sa grande surprise, il fut invité à se présenter à l'audience du 2 octobre. L'Empereur se faisait volontiers présenter les «hommes considérables», comme disait Talleyrand, et il était prêt à distinguer les

¹⁵ Talleyrand y cherche surtout à présenter Napoléon comme un parvenu; ainsi il fait ressortir sa vanité, surtout lorsqu'il évoque les préparatifs du voyage et l'attitude de l'Empereur au théâtre d'Erfurt où, par des gestes appuyés, il aurait souligné les allusions à sa personne, à son destin. On relève dans son récit de l'entrevue plusieurs erreurs de détail concernant Lessing, Schiller, Kotzebue et la présentation de Goethe au Tsar Alexandre. Il s'y trouve cependant un détail qui devrait être exact: la défense du duc Charles-Auguste par Goethe. Le reproche majeur que l'on peut faire à ce récit, c'est d'être trop laconique. Sur la valeur du récit de Talleyrand, cf. la polémique entre W. v. BIEDERMANN (cf. n. 12), p. 112 et B. SUPHAN (ib.), p. 24 sq. qui se montre très critique envers Talleyrand, mais sans en démêler les intentions secrètes.

¹⁶ Cf. p. ex. W. v. Humboldt, lettre à sa femme du 17. 11. 1808. In: Goethes Gespräche (cf. n. 9), t. XXII, p. 522.

¹⁷ Cf. Gerhard TADDEY (Hg.), Lexikon der deutschen Geschichte, Stuttgart 1979, p. 318: art. Erfurter Fürstentag.

¹⁸ Talleyrand (cf. n. 14), p. 227 sq.

¹⁹ Qui, lors de l'entrevue, semble s'être montré assez critique envers le théâtre français contemporain, au grand plaisir de Goethe et de ses amis allemands. Cf. le récit de Müller (Goethes Gespräche (cf. n. 9), t. XXII, p. 505) et le propos de Falk du 14. 10. 1808 (ib., p. 513).

²⁰ Cf. GOETHE (cf. n. 13), p. 639. TALLEYRAND, (Mémoires, (cf. n. 14) p. 247), cite cependant parmi les pièces représentées aussi «Mahomet», mais vu que, selon Talleyrand, (ib., p. 232 sq.), Napoléon aurait lui-même arrêté le choix de celles-ci et l'aversion qu'il témoignait pour cette tragédie de Voltaire (p. 245), cela paraît peu vraisemblable; l'analogie qu'il établit entre Napoléon et Mahomet est un de ses traits empoisonnés devant amoindrir l'Empereur.

poètes, tandis qu'il regardait avec condescendance les princes allemands, pour leur rappeler qu'ils étaient ses vassaux.

La critique allemande s'est plu quelquefois à présenter l'entrevue d'Erfurt comme la rencontre de deux génies qui, par delà les frontières et par delà leurs différences, auraient compris leur similitude et leur grandeur respective,²¹ le maître de l'Europe reconnaissant dans le prince des poètes son égal et vice versa. Ce mythe est cependant trop beau pour ne pas fausser la perspective des faits historiques. Sensible à l'honneur d'être présenté à l'Empereur, Goethe, le premier, avait bien compris tout ce qui le séparait de lui; il se montra déférent, se tenant à «une distance respectueuse»,²² mais répondant «avec naturel» aux questions de Napoléon, qui dirigeait la discussion.

Selon une tradition inaugurée par Louis XIV, lorsqu'il reçut Goethe, Napoléon était assis à une table, en train de déjeuner, tandis que Talleyrand, prince de Bénévent, et Daru, ministre d'Etat, se tenaient debout derrière lui, et il s'adressait tantôt au poète, tantôt à Daru, pour discuter des contributions imposées à la Prusse vaincue, sujet qui faisait également partie des pourparlers avec le Tsar, – ou au Maréchal Soult, duc de Dalmatie, pour parler des affaires de Pologne. En passant ainsi tour à tour de la littérature à la politique et de la politique à la littérature, Napoléon voulait sans doute donner au poète l'impression qu'il pouvait jeter un coup d'œil dans le «cabinet du prince» où se décidaient le sort de l'Allemagne et celui de l'Europe; en même temps il soulignait ainsi l'honneur qu'il faisait à Goethe, puisque, tout en étant très occupé par les affaires politiques, il prenait le temps de parler de littérature avec lui, mais il suggérait aussi que cette discussion devait s'inscrire dans le cadre de sa politique culturelle.

En effet, Bonaparte avait déjà su se servir de la presse pour imposer sa version des faits et édifier ainsi son mythe de général invincible; et l'Empereur ne faisait que continuer dans cette voie quand il mit «au service de sa propagande toutes les formes d'expression de son temps»,²³ les journaux, le théâtre, la poésie, les beaux-arts et la musique.

Or, dès avant Jéna, les intellectuels allemands avaient commencé à manifester leur opposition à son régime. N'avait-il pas, pour statuer un exemple, fait fusiller le libraire Palm, qui, en mai 1806, avait fait diffuser un pamphlet intitulé «L'Allemagne à l'heure de sa plus grande humiliation»,²⁴ dans lequel l'armée française était dénigrée et fustigée l'exploitation éhontée de l'Allemagne et la lâche soumission de ses princes; les Allemands y étaient appelés à réveiller leurs princes pour qu'ils se mettent à la tête du soulèvement. Dans l'hiver de 1807 à 1808 Fichte ne venait-il pas de prononcer, à la barbe des Français qui occupaient Berlin, ses «Discours à la nation allemande», pour

²¹ Cf. Andreas FISCHER, *Goethe und Napoleon*, 2e éd. Frauenfeld 1900, qui tout au long de son livre revient sur cette analogie. Si cet ouvrage est très bien documenté, il manque de perspectives historiques du fait qu'indifféremment A. Fischer cite des œuvres de Goethe de l'époque du Sturm und Drang ou de la vieillesse, comme si Goethe n'avait pas évolué entre temps. Cf. aussi Emil LUDWIG, *Goethe. Geschichte eines Menschen*, 100e éd. Berlin/Wien 1931, p. 512. Par contre: Wilhelm MOMMSEN, *Die politischen Anschauungen Goethes*, Stuttgart 1948, p. 129.

²² *Biographische Einzelschriften* (cf. n. 13) p. 636: «Ich bleibe in schicklicher Entfernung vor ihm stehn.»

²³ Cf. a. TULARD (cf. n. 1), p. 33.

²⁴ *Deutschland in seiner tiefen Erniedrigung*. Cf. aussi: *Deutschland unter Napoleon* (cf. n. 3), p. 81–94.

lui redonner honneur et courage après la défaite?²⁵ S'il voulait éviter que les intellectuels ne trouvent des oreilles complaisantes, Napoléon devait leur opposer d'autres voix, celles de poètes de renom. Et le premier de ceux-ci n'était-ce pas Goethe?

Pour le gagner à sa cause, Napoléon, en psychologue averti, chercha d'abord, par ses questions, à lui donner l'impression qu'il s'intéressait à lui, à sa situation, à sa famille et à son œuvre, en l'occurrence »Werther«, qu'il affirmait avoir lu sept fois, et, pour bien le prouver, il reprocha au poète d'avoir affaibli la passion du héros en y mêlant une ambition déçue, ce qui, de la part de Napoléon, revenait à exalter le roman d'amour au détriment des aspects sociaux et métaphysiques. Néanmoins, Goethe trouva la remarque pertinente, flatté d'être l'objet d'une telle attention de la part de l'Empereur des Français, attention d'autant plus appréciée que, peu de temps auparavant, la France n'avait encore eu que dédain pour les lettres allemandes, tout comme Frédéric II d'ailleurs.

Mais c'est surtout le poète tragique qui intéressait Napoléon, car c'était par le théâtre que l'on pouvait le mieux agir sur la grande société, et par là sur l'opinion publique. Voilà pourquoi l'essentiel de l'entretien porta sur le théâtre. Comme Goethe venait de traduire une tragédie de Voltaire, »Mahomet«, en la remaniant quelque peu,²⁶ Napoléon lui fit savoir qu'il n'appréciait pas beaucoup une pièce dans laquelle »le conquérant du monde« se montrait sous un jour négatif.²⁷ En effet, comment cette mise à nu du fanatisme religieux qui, par le biais de la théocratie, atteint aussi le despote, car Mahomet ne s'impose qu'en trompant les hommes et en recourant au mensonge et au crime, comment une telle tragédie eût-elle pu plaire à Napoléon?

Les remarques qu'il fit sur le théâtre français montrèrent à Goethe que l'Empereur connaissait fort bien le répertoire classique et qu'il savait mettre à nu les mobiles des personnages. Naturellement, il rejetait les tragédies où le destin décidait de l'enchaînement de l'action et écrasait l'individu; il ne voulait pas pour autant faire l'apologie de cette »école de grandeur d'âme« qu'était, selon Voltaire, la tragédie cornélienne: il déclarait au contraire, de façon apodictique: »la politique, voilà le destin!«,²⁸ comme si, conscient de décider du sort de millions d'êtres, il avait voulu proclamer que l'individu, libéré par la Révolution, avait cessé de s'appartenir, que l'Etat, devenu totalitaire, avait fini par absorber la sphère privée; l'amour et le destin devaient donc céder la place à une tragédie qui ne pouvait plus être que politique et apologétique.

Parallèlement l'Empereur reprend cependant la formule classique selon laquelle la tragédie devait être l'école des rois et des nations,²⁹ de sorte qu'écrire des tragédies devait être la plus haute ambition d'un poète. Et devant Goethe, il développe aussitôt son idée grâce à un exemple. A son avis, il faudrait reprendre »La Mort de César« pour dépasser Voltaire, rendre le sujet plus grandiose en »montrant au monde ce qu'il avait perdu par cette mort prématurée et comment tout eût été autre si on avait laissé à César

²⁵ Reden an die deutsche Nation. Berlin 1808. Cf. Xavier LÉON, Fichte et son temps, Paris 1927, t. 2, 2, p. 61 sq., M. BOUCHER, Le sentiment national en Allemagne, Paris 1947, p. 97 sq. et Jacques DROZ, Le Romantisme allemand et l'Etat. Résistance et collaboration dans l'Allemagne napoléonienne, Paris 1966, notamment p. 119 sq.

²⁶ Mahomet. Trauerspiel nach Voltaire. 1802.

²⁷ Cf. F. v. MÜLLER (cf. n. 9), t. XXII, p. 504.

²⁸ Ib., p. 505: »Die Politik ist das Schicksal!«

²⁹ Ib., p. 513, selon Falk.

le temps de réaliser ses nobles projets». ³⁰ Cette fois-ci l'allusion était on ne peut plus claire, comme aussi l'invitation faite à Goethe, quand Napoléon ajoute: »Voilà ce qui pourrait être la plus belle mission de votre vie«, et qu'il l'invite à venir à Paris, un lieu qui serait à sa dimension et où il ne manquerait pas de sujets pour son œuvre. Autrement dit, Napoléon l'invite à se faire le chantre de sa grandeur, de l'idée impériale, il voudrait qu'il fasse comprendre que le bonheur et le destin dépendent du trône. Ouvertement, il pose ainsi le problème de la relation entre le pouvoir et la littérature, le prince et le poète et, en maître absolu, Napoléon voit cette relation tout à fait comme au temps de Louis XIV.

Venant de la part de l'Empereur des Français, cette invitation semble avoir fortement impressionné Goethe, bien qu'il n'ait guère joint sa voix à celles des poètes allemands qui, tout au long du XVIII^e siècle, s'étaient plaints de ne pas avoir l'oreille de leurs princes, de ne pas trouver en eux des mécènes parce qu'ils étaient orientés vers la France. C'était justement ce qui avait séparé les poètes allemands de Frédéric II, que, par ailleurs, ils admiraient. ³¹ Au tournant du siècle, il est vrai, l'opinion publique s'étant affranchie, le public avait pris la relève du mécénat, de sorte que, lors de l'entrevue, le problème ne se posait plus dans les mêmes termes. L'invitation de venir à Paris, réitérée d'ailleurs par Talma, intéressait d'autant plus Goethe que cette ville était alors la capitale du monde, où résidait déjà une importante colonie d'intellectuels allemands; Paris promettait une stimulation, notamment en ce qui concernait le théâtre, sans commune mesure avec ce qu'il pouvait trouver dans cette petite ville de province qu'était Weimar, située au bout du monde. ³² Pendant quelque temps Goethe se montrait tenté de réaliser enfin ce vœu qui lui était cher depuis sa jeunesse; il s'enquit même auprès de Friedrich v. Müller pour savoir comment il pourrait mettre ce projet à exécution, ³³ mais finalement il y renonça une fois de plus, comprenant sans doute qu'en échange de cette émulation il aurait dû supporter une agitation et des perturbations dont il avait horreur. Finalement, il préféra la paix que lui garantissait Weimar, d'où il pourrait observer le spectacle du monde sans en être affecté; ainsi il restait fidèle à la loi du renoncement qu'il s'était imposée depuis son retour d'Italie, sentant sans doute que cette distance envers les faits du jour lui était nécessaire, car elle seule lui permettait de les dépouiller de l'éphémère et de saisir ce qu'ils avaient d'éternel, de typique, de vrai.

La réaction de Goethe à l'invitation de l'Empereur risque cependant de masquer le désaccord sur le fond, sur la mission du poète. Si Goethe était sensible à l'attrait de Paris, il ne pouvait l'être aux offres de Napoléon; il ne voulait pas se laisser enrôler comme historiographe, ³⁴ à l'instar de son ami suisse, Johannes v. Müller, qui allait passer au service de Jérôme, roi de Westphalie, après avoir été au service de Frédéric

³⁰ Ib. 506: »Man müßte der Welt zeigen, wie Cäsar sie beglückt haben würde, wie alles ganz anders geworden wäre, wenn man ihm Zeit gelassen hätte, seine hochsinnigen Pläne auszuführen.«

³¹ Cf. l'attitude de Hamann, de Klopstock et des poètes du Göttinger Hain envers Frédéric II et la polémique autour de: *De la littérature allemande* (1780).

³² Cf. *Literarischer Sansculottismus* (Goethes Werke, Hamburger Ausgabe, t. XII, p. 240 sq.), un essai dans lequel Goethe étudie les conditions qui permettent l'éclosion d'auteurs classiques.

³³ F. v. MÜLLER (cf. n. 9), t. XXII, p. 506.

³⁴ Ib., p. 508, selon Talleyrand, Napoléon aurait demandé à Goethe de »rester ici pendant tout le voyage et (d') écrire l'impression que fait sur (lui) le grand spectacle« que donnait l'Empereur.

II;³⁵ et il ne voulait pas davantage être un poète de cour chargé d'œuvrer à la plus grande gloire du monarque, non pas pour des raisons nationales, parce qu'il refuserait de servir la cause de la France en Allemagne, mais c'était une question de principes. En effet, à l'encontre des classiques français, fascinés encore plus par la cour que par la ville, mais désireux de plaire aux deux, les classiques de Weimar avaient tiré la leçon de l'isolement social du poète allemand. Et malgré les multiples liens qui rattachaient Goethe à la cour de Weimar et dont on trouve des traces dans ses œuvres, notamment celles écrites pour les festivités, il ne voulait dépendre ni du prince ni du public; il avait toujours tenu à préserver sa liberté pour suivre sa propre voie, ce que justement le petit Weimar pouvait mieux lui garantir qu'une grande capitale.

Sous cet angle, Napoléon avait donc échoué à Erfurt, mais dans quelle mesure le poète lui avait-il laissé entrevoir ce désaccord? Certes, Talleyrand rapporte qu'il aurait refusé de se faire l'historiographe du congrès d'Erfurt, mais les autres relations de l'entrevue n'en parlent pas. Ne pas saisir l'offre qui lui était faite eût été une façon courtoise de suggérer son désaccord. Mais Goethe n'a refusé ni d'aller à Paris ni d'écrire une nouvelle «Mort de César»,³⁶ de sorte que Napoléon pouvait fort bien avoir l'impression qu'il pourrait le gagner à sa cause; et il ne lâcha pas prise puisque, quelques jours plus tard, à Weimar, il revint à la charge. Certes, le fameux mot de Napoléon, qui, à la fin de l'entretien, se tournant vers Berthier et Daru, leur dit: «Voilà un homme!»,³⁷ pourrait donner à penser que l'Empereur avait voulu reconnaître la valeur et l'indépendance du poète allemand, surtout si l'on y voit une allusion au dernier mot par lequel, dans le «Jules César» de Shakespeare, Antoine rend hommage à Brutus, son adversaire républicain, lorsque, le voyant étendu mort à ses pieds, il dit que «la nature pouvait se dresser et dire à l'univers entier: C'était un homme».³⁸ C'est du moins ainsi que Goethe semble l'avoir compris, bien qu'apparemment il n'ait pas reconnu l'allusion à Shakespeare.³⁹ Néanmoins, de la part de Napoléon, il s'agissait sans doute d'un compliment stratégique: il avait envie de flatter le poète pour mieux se l'attacher.⁴⁰ C'est pour la même raison qu'il le nomma chevalier de la Légion

³⁵ Cf. cependant le compte rendu élogieux et la traduction partielle que Goethe fit du discours que J. v. Müller, l'ancien historiographe de Frédéric II, fit en 1807, le jour anniversaire de Frédéric, et dans lequel il mêlait l'apologie de Napoléon au souvenir du roi de Prusse. Cf. Paul HERRE, *Goethe und Friedrich der Große*. In: *Jahrbuch der Goethe Gesellschaft*, XXI (1935) p. 45 sq.

³⁶ En 1774 déjà Goethe avait projeté d'écrire une tragédie à la gloire de César et ses idées sur le grand Romain semblaient avoir été très proches de celles de Napoléon. Cf. aussi *Zahme Xenien IV*.

³⁷ F. v. MÜLLER (cf. n. 9) t. XXII, p. 506, en français dans le texte.

³⁸ Julius Caesar, V, sc. 5, juste avant la fin de la tragédie: «nature might stand up/And say to all the world/This was a man!» (souligné dans le texte).

³⁹ Cf. *Biographische Einzelschriften* (cf. n. 13), p. 636: «Vous êtes un homme». Napoléon l'aurait accueilli par cette formule après l'avoir regardé attentivement. Mais placé au début de la conversation et sous cette forme, le mot n'a pas beaucoup de sens; si Goethe l'a placé au début de l'entretien, c'est sans doute en raison de l'importance qu'il lui accordait. Il y voyait le plus grand compliment que l'Empereur pouvait lui faire et en réponse il se serait incliné.

⁴⁰ Il n'y a guère que Paul HANKAMER, *Spiel der Mächte. Ein Kapitel aus Goethes Leben und Goethes Welt* (1943). Stuttgart 1960, p. 103 et W. MOMMSEN (cf. n. 21), p. 133 qui évoquent en passant la «Kulturpropaganda» de Napoléon à l'égard de Goethe. M. FREUND (cf. n. 3), p. 37 rappelle: «Das Voilà un homme (. . .) hat lange als eine großartige Verbeugung des Siegers vor dem Besiegten gegolten, als eine Bekundung der ewigen Macht des deutschen Geistes», ce qui en dit long sur l'aveuglement de la critique.

d'honneur,⁴¹ en même temps que Wieland et deux autres personnalités de Jéna, il est vrai.

Si l'on s'en tient aux propos que l'Empereur et le poète avaient échangés au cours de l'audience, on a du mal à comprendre que celle-ci ait pu faire date dans la vie de Goethe. En effet, si les relations nous renseignent fort bien sur les idées et les intentions de Napoléon, elles restent plutôt discrètes sur l'impression que la personnalité de celui-ci a faite sur Goethe. Elle fut pourtant très grande, au point qu'il ne voulut même pas en parler au duc Charles-Auguste, avec lequel il déjeuna ensuite et qui était d'autant plus intéressé de connaître les intentions de Napoléon à l'égard de l'un de ses ministres qu'à Erfurt il était également question des contributions que le duché aurait à payer pour avoir combattu la France à Jéna. Goethe ne se montra pas plus loquace vis-à-vis d'autres, et même en 1824, dans sa propre esquisse de l'entrevue, il passa encore sous silence la question essentielle, son admiration pour Napoléon, car il savait qu'il ne serait pas compris, ses amis et l'élite allemande en général étant plutôt hostile à l'empereur.⁴² Il se trahit cependant quelque peu dans la lettre qu'en décembre 1808 il envoya à l'éditeur Cotta et dans laquelle il reconnaissait que rien dans sa vie ne l'avait autant réjoui et ne lui avait fait une impression aussi extraordinaire que de s'être trouvé face à l'Empereur et d'avoir été admis et reconnu par lui.⁴³

II

Traditionnellement on explique cette admiration pour l'Empereur des Français par le fait que, hostile à la Révolution française, Goethe aurait salué en Napoléon celui qui mit fin au désordre.⁴⁴ En fait, si ce diptyque est exact pour bon nombre de contemporains de Napoléon, français et allemands, il fausse, par sa simplification excessive, l'idée que Goethe s'était faite de la Révolution et il ne rend guère compte non plus de la nature particulière de l'image de Napoléon qui se dégage progressivement des réflexions du poète. Certes, dans l'esprit de Goethe, la Révolution et Napoléon se trouvaient parfois opposés, mais parfois aussi associés.⁴⁵ En suivant les réactions de

⁴¹ Goethe était fier d'avoir été ainsi distingué et portait la Légion d'honneur même après la destitution de l'Empereur. Cf. aussi sa lettre de remerciements au Chancelier de la Légion d'honneur, du 12. 11. 1808, citée par A. FISCHER (cf. n. 21), p. 109.

⁴² Note de F. Förster du 4. 8. 1831 (Gespräche (cf. n. 9) t. XXIII, p. 760: Goethe disant à Mme de Staël: »auf die Seite Napoleons darf ich nicht treten, da laßt ihr kein ganzes Stück an mir ...« cf. aussi F. v. Müller, le 9. 4. 1814 (ib. t. XXII, p. 727): »So wenig wie er jemals seine Unterredung mit Napoleon aufrichtig erzählt habe, um nicht zahllose Klatschereien zu erregen.«

⁴³ Briefe. Artemis-Ausgabe, t. XIX, p. 572: »ich will gerne gestehen, daß mir in meinem Leben nichts Höheres und Erfreulicherer begegnen konnte, als vor dem französischen Kaiser und zwar auf eine solche Weise zu stehen (...) So kann ich sagen, daß mich noch niemals ein Höherer dergestalt aufgenommen, indem er mit besonderem Zutrauen mich, wenn ich mich des Ausdrucks bedienen darf, gleichsam gelten ließ, und nicht undeutlich ausdrückte, daß mein Wesen ihm gemäß sei.« Par cette dernière remarque, il fait sans doute allusion à »Voilà un homme!«.

⁴⁴ Cf. A. FISCHER, (cf. n. 21), p. 24 et même encore P. BOERNER dans les notes de la Artemis-Ausgabe, t. XXIII, p. 1006.

⁴⁵ Cf. lettre à Schiller du 20. 2. 1802 (Artemis-Ausgabe, t. XX, p. 885) où, après avoir évoqué une inondation qui engloutissait tout sur son passage, en pensant sans doute à la Révolution, il parlait de Bonaparte: »dieser herrlichen und herrschenden Erscheinung.«

Goethe face à l'évolution de la Révolution, nous pourrions saisir quelques idées qui nous permettraient ensuite de mieux cerner l'image de l'Empereur.

Durant la première phase de la Révolution, pendant que dominait parmi les intellectuels allemands une adhésion enthousiaste aux principes de 89, Goethe prit ses distances envers les apôtres de la liberté. Fidèle aux principes du despotisme éclairé, il estimait que la politique était l'apanage des Grands et que les autres, l'élite comme le peuple, n'avaient qu'à se cantonner dans leurs sphères respectives, chacun vaquant à sa tâche à la place où il avait été mis par la naissance ou par les circonstances.⁴⁶ Faisant fi des droits politiques du citoyen, il s'en prenait avec vigueur aux journaux qui, par leurs nouvelles, contribuaient à répandre l'insatisfaction et favorisaient le désordre.⁴⁷

Un léger changement s'annonça avec les expériences que lui fournit la Campagne de France, à laquelle il participa dans le camp prussien, non en soldat, mais en observateur accompagnant le duc de Saxe-Weimar. Il constata alors que la propagande contre-révolutionnaire avait donné une image bien fautive de l'état de la France; et, face à l'égoïsme et à la cupidité, dont les émigrés étaient les premiers à donner de fâcheux exemples, il fut frappé par l'état d'esprit de l'armée révolutionnaire, en guenilles, mais courageuse, et ce qui devait surtout l'impressionner, ce furent des exemples comme celui du Commandant Beaurepaire, qui, n'ayant pu empêcher la reddition de Verdun, avait préféré se donner la mort plutôt que de survivre à son honneur.⁴⁸ Avec de tels exemples de sacrifice patriotique, c'était l'esprit de la Rome républicaine que Goethe voyait renaître comme la promesse d'un avenir meilleur. C'est pour cette raison que Valmy prit à ses yeux une valeur symbolique et annonçait une ère nouvelle.⁴⁹

Nous en trouvons un premier écho dans les »Fils de Mégaprazon«, esquisse d'un voyage imaginaire qu'à son retour il lut à ses amis de Düsseldorf. Certes, l'image de la Révolution n'a guère changé; comparée à un cataclysme, elle a provoqué la scission de l'île des Monarchimanes, dont les trois parties, la Résidence du prince, la côte escarpée des nobles et la plaine que cultivait le peuple, flottaient, depuis, à la dérive; mais le message que Mégaprazon laisse à ses fils semble déjà indiquer le remède qui permettrait de préserver leur union; en les obligeant à collaborer et à recourir au principe de la majorité, qui implique en fait l'égalité, il leur donne une leçon de républicanisme.

Certes, Goethe ne la fit pas sienne pour autant, mais elle continuait à le préoccuper et il cherchait à l'intégrer dans son message conservateur pour mieux combattre la Révolution, avec ses propres armes, comme le feront par la suite les réformateurs prussiens, les Arndt, Scharnhorst et Gneisenau.

S'adressant alors à l'élite, aux classes moyennes de la bourgeoisie et de l'aristocratie, il précisait que l'ère où l'individu avait pu se considérer comme une monade et cultiver égoïstement tous ses talents était révolue; dorénavant il redevenait dépendant de la communauté; s'inspirant de l'esprit républicain, l'individu devait tenir compte des

⁴⁶ Cf. Goethe au prince Pückler le 14. 9. 1826 (Gespräche, cf. n. 9) t. XXIII, p. 450: »daß jeder nur darum bekümmert sein solle, in seiner speziellen Sphäre, groß oder klein, recht treu und mit Liebe fortzuwirken. ...« Cf. également les drames contre-révolutionnaires de Goethe.

⁴⁷ Cf. *Reise der Söhne Megaprazons* (1793) et *Annalen* (cf. n. 5) p. 826.

⁴⁸ *Campagne in Frankreich*, In: *Werke*, Hamburger Ausgabe, t. X, p. 210.

⁴⁹ *Ib.*, p. 235: »Von hier und heute geht eine neue Epoche der Weltgeschichte an.« Il est vrai que »*Campagne in Frankreich*« n'a été rédigé qu'en 1822.

autres et prendre conscience de son rôle social de père et de citoyen. Voilà le message confié à Wilhelm Meister à la fin des »Années d'apprentissage«.⁵⁰

Le »Märchen« de 1795 nous rappelle cependant que Goethe ne pense pas pour autant à une république. Dans une première partie il rappelle inlassablement que le principe républicain, la collaboration de tous à l'œuvre commune et le sacrifice, sont seuls capables de régénérer l'Etat, mais, à la monarchie républicaine, dont Kant avait fait l'apologie la même année dans son essai sur la »Paix perpétuelle«,⁵¹ c.a.d. la monarchie constitutionnelle qui reposait sur la souveraineté populaire, Goethe opposait toujours la monarchie de droit divin, qui reposait non sur le droit, mais sur l'amour et la vénération,⁵² et qui consacrait la tripartition chère à l'ancien régime, quitte à associer mérites et naissance, ne réservant au peuple d'autre droit que de travailler et d'obéir.⁵³ Face à la méfiance que lui inspirait la plèbe, méfiance que le spectacle de la Révolution n'avait fait qu'aviver, Goethe ne voyait d'autre solution que de souligner le caractère sacré de l'autorité et de demander à l'élite de pratiquer l'esprit républicain dans le cadre de la monarchie.

Autrement dit, Goethe aussi envisageait bien une transformation de la société, mais elle se limitait à un brassage des classes moyennes, où, comme il ressort de la fin des »Années d'apprentissage«, l'élite bourgeoise, apportant le concours de ses talents et de son argent, était associée à la noblesse, ce qu'illustrent en outre les mésalliances envisagées entre le roturier Wilhelm et la très noble Nathalie, comme entre le baron Lothaire et Thérèse, issue d'une liaison entre un noble et sa cuisinière. Cette transformation reflétait bien celle qui s'opérait en Europe à la fin du XVIII^e siècle, ce dont témoignaient aussi bien les salons de Berlin que ceux de la France révolutionnaire entre 1789 et 1792, puis après 1795, mais, tandis que, grâce au cens, les législateurs de 1791 et de 1795 limitaient les droits politiques à la classe possédante, parmi laquelle se recrutaient aussi les dirigeants, admettant un système bi-polaire composé de ceux que, de façon simplificatrice, on appelait les pauvres et les riches, Goethe s'opposait à cette conclusion et maintenait la structure tripartite de l'Etat, composé des dirigeants, des classes moyennes et du peuple, tripartition qui lui paraissait inscrite dans les lois de la nature, et par conséquent immuable.

En 1797, avec »Hermann et Dorothee«, Goethe abordait, de façon discrète, il est vrai, le problème fondamental auquel la Révolution française avait répondu de façon brutale; celui des rapports entre la tradition et le changement. Comme, en France, le Directoire était revenu à un ordre bourgeois et qu'à l'abri du Traité de Bâle l'Allemagne du Nord jouissait d'une ère de paix, il abandonna l'attitude polémique et satirique qu'il avait adoptée durant la première phase de la Révolution dès qu'il abordait soit les événements de France soit les répercussions que ceux-ci avaient eues outre-Rhin. Maintenant il changeait sinon d'optique, du moins de ton, et, pour la première fois, il admettait que non seulement de jeunes idéalistes, comme par exemple

⁵⁰ Cf. G. L. FINK, Die Bildung des Bürgers zum Bürger. Individuum und Gesellschaft in »Wilhelm Meisters Lehrjahren«. In: Recherches germaniques, II (1972), p. 29 sq.

⁵¹ Zum ewigen Frieden. 1795.

⁵² Cf. G. L. FINK, Le »Conte« de Goethe: De l'hermétisme à l'ésotérisme politique. In: Goethe. Cahiers de l'Hermétisme. Paris 1980, p. 93 sq.

⁵³ Cf. la fin du »Märchen« in: Unterhaltungen deutscher Ausgewanderten (1795) et »Reise der Söhne Megaprazons.«

le fils de la baronne dans les »Entretiens des Emigrés allemands«, mais des notables d'âge mûr, comme le juge, aient pu s'enthousiasmer pour les idées généreuses de 89, qui avaient gagné »l'esprit des hommes« et »le cœur des femmes«, jeunes et vieux. Le juge aussi avait espéré qu'il en sortirait un monde nouveau, régénéré, illuminé par le soleil des droits de l'homme; il avait cru que l'individu deviendrait autonome, que s'effaceraient les barrières sociales et les frontières qu'avaient dressées »l'oisiveté« des privilégiés et »l'égoïsme« des possédants.⁵⁴ Mais, trop utopique, cet idéalisme libertaire et égalitaire avait été rapidement démenti par le désordre et la guerre. Le juge ne reniait pas pour autant ses idéaux, puisque, lors de cette évocation, il continuait à accoler des épithètes laudatives aux principes de 89, mais, avec la guerre et la dictature jacobine, il leur opposait la cruelle réalité car, loin de la transformer, la Révolution n'avait fait que la rendre plus dure encore. Et le juge en profitait pour esquisser une première rétrospective de l'évolution de la Révolution jusqu'à la dictature jacobine. Si les plus grands noms de l'histoire de France s'étaient trouvés associés au premier élan de 89, – il fait sans doute allusion aux Lafayette, Lally-Tollendal, La Rochefoucauld, Montmorency-Laval, Noailles, qui prirent une part active à l'œuvre de la constituante, si, lors de l'expansion girondine, les nouveaux »Francs«, promettant d'apporter »l'amitié« aux peuples frères, avaient encore su, malgré les lourdes contributions imposées par une guerre vorace, communiquer leur enthousiasme et leurs espoirs à leurs voisins,⁵⁵ avec la lutte sans merci que se livrèrent les jacobins pour s'emparer du pouvoir, les illusions s'envolèrent rapidement, car, tandis que les »grands«, les nouveaux maîtres, et les »petits«, c.à.d. les sans-culottes pillaient et faisaient bombance, les autres étaient plongés dans la »misère«, de sorte que nous retrouvons dans la bouche du juge une variante des diatribes des »Epigrammes vénitiennes«: le régime a changé, mais grands et petits n'ont rien perdu de leur égoïsme. Puisqu'ils ne savaient se maîtriser, Goethe leur dénie tout droit d'invoquer la liberté. Par cet exemple il laisse entendre que la liberté et l'égalité sont des chimères; le peuple a besoin de la coercition des lois.

Ce qui est nouveau, c'est que, par la bouche du juge, Goethe dénonce en même temps la violence de la réaction, dont il a d'ailleurs été témoin lors du siège de Mayence.⁵⁶ Rompant toutes les entraves, abolissant toutes les lois, la guerre révolutionnaire provoqua un déchaînement général et métamorphosa les hommes en bêtes féroces. La fureur engendre la fureur.

Bien des fois la critique a affirmé que l'évocation de la Révolution devait servir de contraste à l'idylle villageoise de »Hermann et Dorothee«. Mais pourquoi dès lors permettre au juge de faire l'apologie des principes de 89 sans les démentir par la suite? En réalité, dans cette œuvre Goethe ne nous présente pas un simple diptyque; il se montre au contraire soucieux d'intégrer dans sa conception de l'histoire la Révolution et le désordre qu'elle a engendré. En effet, ceux qui, comme Dorothee ou Hermann,

⁵⁴ Hermann und Dorothea (1798) In: Hamburger Ausgabe, t. II, p. 478, chant 6.

⁵⁵ Il est intéressant de noter que le juge présente une version bien idéaliste de l'accueil réservé par la population du Palatinat et de la Rhénanie à l'armée révolutionnaire, une façon de voir que Goethe ne partageait sans doute pas, mais qui avait pour rôle de mieux faire ressortir le revirement final, la désillusion des libéraux.

⁵⁶ Cf. Belagerung von Mainz. In: Hamburger Ausgabe, t. X, p. 387 sq.

ont été confrontés avec les effets de la Révolution, – ont été marqués par cette expérience.⁵⁷ Si, dans son égoïsme de philistin, le pharmacien ne pense qu'à sauver son or et sa vie,⁵⁸ si le père ne pense qu'à augmenter son patrimoine et à faire valoir ses droits patriarcaux, affirmant qu'il n'accepterait qu'une bru bien dotée, Dorothee, lorsque la situation l'exigeait, a su se départir de la réserve imposée à son sexe et trouver en elle-même le courage de faire face à une horde de soudards pour se protéger, elle et ses compagnes; et Hermann, timide jusqu'alors, comprit à la vue de la misère des émigrants, les besoins de l'heure et il apprit à y répondre d'un cœur généreux; affranchi subitement, il n'a plus besoin d'un «marieur»; dorénavant il sait que l'énergie d'une femme vaut mieux qu'une dot. Ainsi, en révélant les qualités cachées de Dorothee, la crise a favorisé l'union des contraires, le mariage du riche et de la jeune fille pauvre. Loin de se replier égoïstement sur eux-mêmes, ils ont fait leur le message que le premier fiancé de Dorothee, qui péri dans la Révolution, lui avait laissé: la vie n'est pas le bien suprême.⁵⁹ Lorsque l'ennemi menacera la patrie, Hermann et Dorothee sauront lui faire face ensemble. La leçon de l'esprit républicain n'a donc pas été tout à fait perdue.

La Révolution française n'apparaît d'ailleurs plus comme un accident unique de l'histoire. Du temps des grands-parents de Hermann, un incendie avait ravagé la maison, mais en détruisant un mur mitoyen, il avait permis à son père de joindre ses forces à celles de son voisin et de trouver une fiancée digne de lui. Dans l'histoire des hommes les périodes d'expansion et de régression, d'enrichissement et de destruction se succèdent comme les saisons ou comme le jour et la nuit. Cette philosophie de l'histoire ne repose cependant pas, comme celle des romantiques de Jéna, sur la dialectique, mais sur une conception cyclique qu'illustre la nature avec l'alternance de la vie et de la mort. L'essentiel, c'est la leçon qu'on en tire. Sous l'effet de la Révolution, Goethe retrouve ainsi l'argumentation développée par Leibniz dans la «Théodicée» et vulgarisée par Voltaire dans «Zadig», où l'ange Jesrad rappelle au héros: «Il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien».⁶⁰ Et de façon analogue, l'incendie et le spectacle de l'émigration amènent le pasteur à se demander si ces malheurs ne devraient pas engendrer le bonheur.⁶¹

Ainsi la Révolution n'est plus la simple contre partie de l'idylle; elle est tour à tour maléfique et bénéfique dans ses effets, puisque, si elle détruit tous les liens, abolit toutes les contraintes, elle permet aussi à l'individu de prendre conscience de sa nécessaire intégration dans la communauté, de comprendre qu'il doit au besoin partager son bien avec ses frères ou même faire le sacrifice de sa vie si la patrie est en péril.

C'est dire que le danger est double, car d'un côté le traditionalisme favorise l'égoïsme et condamne les hommes à la sclérose dès lors qu'il n'est pas contesté, et

⁵⁷ 2e chant, (cf. n. 54) p. 445: «Kommt Ihr doch als ein veränderter Mensch!»

⁵⁸ Ib., p. 449: «Hab' ich die Barschaft gerettet und meinen Körper, so hab' ich/Alles gerettet ...»

⁵⁹ Ib., 9e chant, p. 513: «doch schätze das Leben nicht höher/Als ein anderes Gut.» Cf. Robert LEROUX: La Révolution française dans Hermann und Dorothea. In: Etudes germaniques, XLII (1949) No 2/3, p. 180 qui montre déjà que la Révolution «contribue (...) au progrès moral».

⁶⁰ Cf. G. L. FINK, «Laster ist oft Tugend». Das 18. Jahrhundert im Spiegel des moralischen Paradoxes. In: Akten des V. Internat. Germanisten-Kongresses. Reihe A, Bd. 2, 3, 1976, p. 134 sq.

⁶¹ 5e chant, p. 473: «Sollte nicht auch ein Glück aus diesem Unglück hervorgehn?»

d'autre part un changement brutal – la Révolution venait d'en donner l'exemple –, entraîne bouleversements et destruction; il faut donc se garder de tomber dans ces deux extrêmes. Heureusement, la nature elle-même y veille, ne fût-ce que par l'opposition des générations et des âges de la vie.⁶² Ainsi, avant d'adhérer au conservatisme, le père, dans sa jeunesse, avait été prêt à tout reconstruire, et le fils, qui, avec Dorothee, représente l'esprit nouveau ou, plus exactement, qui plaide pour une certaine évolution, reviendra sans doute, lui aussi, avec l'âge, à une vue plus conservatrice. Grâce à cette alternance, l'histoire suit, elle aussi, le rythme de la nature, de la vie.

III

Cette nouvelle conception du rythme discontinu de l'histoire, confirmée d'ailleurs par le nouveau drame que Goethe consacra à la Révolution, intitulé «La Fille Naturelle»,⁶³ lui permettra par la suite d'intégrer également l'épisode napoléonien. Or, si en 1802 il avait encore vu en Bonaparte celui qui avait restauré la liberté,⁶⁴ le règne de Napoléon lui semble au contraire plus ou moins placé sous les mêmes auspices que la Révolution, comme nous le verrons encore. C'est d'ailleurs en héritier de la Révolution⁶⁵ que Napoléon se présente à Goethe, car si celle-ci n'avait pas ouvert la voie au talent, jamais il n'aurait pu devenir «l'idole d'une nation de trente millions» d'habitants.⁶⁶ Et s'il n'avait pas été soldat, et un soldat confirmé par ses victoires, il n'aurait jamais pu s'élever ni se maintenir à la tête de l'Etat. Ce n'est que «le sabre au poing et à la tête d'une armée (qu') on peut ordonner et donner des lois» avec quelque chance d'être obéi, dira Goethe en 1829.⁶⁷

L'ordre que Napoléon imposa à l'Empire germanique ne fut d'ailleurs guère du goût de Goethe car il foulait aux pieds une tradition séculaire. On se serait peut-être attendu à ce que, ministre du duc de Saxe-Weimar, il prit position face au Recès d'Empire de 1803, par lequel les princes qui avaient été spoliés par l'annexion de la rive gauche du Rhin trouvaient des compensations sur la rive droite, grâce à la médiatisation des villes et des chevaliers d'Empire ainsi que des fiefs ecclésiastiques – ou qu'il aurait réagi face à l'abolition de l'Empire romain germanique;⁶⁸ mais en juillet 1807 Goethe estimait que cela dépassait son horizon, puisque c'était une affaire de grande politique. Il reconnaissait cependant que l'ancienne constitution avait du bon, puisqu'elle permettait à chacun de s'épanouir en toute liberté et de vaquer tranquillement à ses affaires; en contrepartie, l'individu restait isolé, car personne ne s'intéressait à un particulier et à ce qu'il faisait.⁶⁹ Les petits états comme Saxe-Weimar ne pouvaient plus souhaiter qu'une

⁶² Cf. aussi *Die Wahlverwandtschaften*, à propos du parc à la française et du jardin anglais.

⁶³ Cf. THEO STAMMEN, *Goethe und die Französische Revolution. Eine Interpretation der »Natürlichen Tochter«*, München 1966, p. 78 sq.

⁶⁴ Cf. n. 45.

⁶⁵ Cf. J. P. ECKERMANN, *Gespräche mit Goethe*, Leipzig s. d., t. I, p. 117, propos du 2. 5. 1824: «Napoleon erbte die französische Revolution.»

⁶⁶ *Ib.*, t. III, p. 163, du 11. 3. 1828.

⁶⁷ *Ib.*, t. II, p. 63, du 2. 4. 1829.

⁶⁸ Cf. *Tagebücher*, hg. v. G. BAUMANN, Stuttgart 1956, t. I, p. 686 aout 1806: «Zwiespalt des Bedienten und Kutschers auf dem Bocke, welcher uns mehr in Leidenschaft versetze als die Spaltung des römischen Reichs.» Cf. aussi *Annales de 1806*.

⁶⁹ Lettre à Zelter du 27. 7. 1807. *Artemis-Ausgabe*, t. XIX, p. 520.

chose: qu'on les ignore.⁷⁰ Goethe comprenait bien que ceux que la médiatisation avait spoliés se récrient, mais il trouvait insupportables les jérémiades de ceux qui pleuraient cette abstraction qu'était l'Empire, abstraction à laquelle, en outre, ils ne s'étaient pas intéressés jusqu'alors.⁷¹ Il n'a pas davantage commenté la création de la Confédération du Rhin, c.à.d. la satellisation de l'Allemagne moyenne, censée constituer une troisième force entre les deux Grands, l'Autriche et la Prusse; de même, le juriste qu'il était n'a pas dit ce qu'il pensait de l'introduction du Code Napoléon ni de son adoption ou de son adaptation par quelques pays de cette Confédération; de toutes façons, expression du droit romain, il ne pouvait plaire à l'ancien disciple de J. Möser.

Goethe savait bien que l'exercice du pouvoir entraînait presque inévitablement des injustices et des cruautés. C'est pourquoi – selon un propos de 1829 – il ne semble pas s'être trop offusqué de ce que Napoléon avait fait fusiller 800 prisonniers turcs en Egypte, puisqu'il ne faisait qu'exécuter une décision du conseil de guerre.⁷² Il ne s'était pas davantage joint aux protestations de ceux qui avaient stigmatisé l'enlèvement du duc d'Enghien dans le pays de Bade et son exécution, car, par son action contre-révolutionnaire, le duc avait provoqué Paris et s'était montré imprudent.⁷³ Il fallait bien montrer à l'opinion publique qui tenait les rênes de l'État, car, toujours impatiente, elle n'était guère disposée à laisser au génie le temps de réaliser ses grands projets. Et il comprenait même que Napoléon ait dû faire condamner et exécuter le libraire Palm comme «agitateur».⁷⁴ Mais tout en admettant que Napoléon ait dû obéir à la raison d'État, il prenait ses distances envers celui qu'en 1814 il devait considérer comme un autre «Mahomet», c. à.d. un «dictateur»⁷⁵ habile et démagogue, qui écrasait tout ce qui s'opposait à lui; une raison de plus pour ne pas se trouver en travers de son chemin.

Tant que Goethe se croyait à l'abri dans le Nord, sous la protection de la Prusse,⁷⁶ il observa les faits assez froidement, d'autant plus qu'il partageait apparemment la naïve confiance que les officiers prussiens avaient conservée en leur supériorité.⁷⁷ Pour lui aussi le mythe du Grand Frédéric était resté valable et devait les garantir contre les velléités impérialistes de Napoléon. Le réveil fut d'autant plus terrible: la bataille de Jéna et l'invasion de Weimar par l'armée impériale furent pour lui comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Subitement, le mythe de Frédéric s'était effondré avec l'armée prussienne; c'était un vrai «nauffrage».⁷⁸ C'est alors seulement que Goethe sortit de sa réserve,⁷⁹ d'autant plus que la défaite de la Prusse signifiait aussi celle de Saxe-Weimar, son alliée.

Encore sous le coup de l'événement, Goethe régularise sa situation en épousant la

⁷⁰ *Ib.*, p. 529, lettre à Cotta du 7. 10. 1807.

⁷¹ *Ib.*, p. 519, lettre à Zelter du 27. 7. 1807.

⁷² ECKERMANN (cf. n. 65) t. II, p. 79, du 7. 4. 1828.

⁷³ *Ib.*, t. I, p. 257, du 5. 7. 1827.

⁷⁴ *Gespräche* (cf. n. 9) t. XXII, p. 512, Falk le 14. 10. 1808: »Er fand es ganz in der Regel, daß er einem Schreier wie Palm, einem Prätendenten wie d'Enghien eine Kugel vor den Kopf schießen läßt...«

⁷⁵ *Ib.*, p. 814, S. Boisserée le 8. 8. 1815.

⁷⁶ *Tag- und Jahreshefte* 1806 (cf. n. 5), p. 785.

⁷⁷ *Ib.*, 1806, p. 805. Cf. par contre A. FISCHER (cf. n. 21), p. 86.

⁷⁸ *Briefe* (cf. n. 43), p. 500, lettre du 21. 10. 1806 à Knebel.

⁷⁹ *Gespräche* (cf. n. 9), t. XXII, p. 414, Mme v. Stein le 11. 10. 1806.

mère de son fils, mais il cherche aussi à comprendre comment cet effondrement avait été possible. De façon pertinente, il explique la défaite de Jéna par la rivalité et l'incompétence des généraux prussiens.⁸⁰ Enfin, sensible au malheur de son pays, il réagit à sa façon en patriote. D'une part il regimbe contre le régime d'occupation, lorsque le duc Charles Auguste se trouve apparemment menacé par l'administration militaire française. Comme il avait continué à soutenir ses anciens frères d'armes en prenant à son service d'anciens officiers prussiens et en aidant matériellement le général Blücher, le grand adversaire de la France, Napoléon et ses représentants, à en croire Falk, le soupçonnaient de conspirer et de vouloir saper la Confédération du Rhin. Falk, qui, comme interprète, connaissait les milieux français, conseilla, par mesure de prudence, d'éloigner les Prussiens, mais alors Goethe réagit violemment, car il avait l'impression que les politiciens voulaient obliger le duc à fouler aux pieds les sentiments humains les plus élémentaires. Et si d'habitude il se montrait prudent, cette fois il estimait, à en croire Falk, que le duc devrait prendre le risque de perdre son trône plutôt que de se soumettre à des injonctions déshonorantes. Et lui qui méprisait la poésie politique, il se serait dit prêt, en cas de malheur, à réveiller par ses chants la conscience des Allemands pour qu'ils rétablissent Charles Auguste sur son trône.⁸¹

Goethe ne se montrait pas moins patriote lorsque, une fois de plus, il proposait de transformer le mal en bien, car le malheur devait inciter ses compatriotes à réagir. L'essentiel était non l'identité politique de l'Allemagne, puisqu'elle avait cessé d'exister avec la paix de Westphalie en 1648, mais l'entité culturelle. La déchéance politique de l'Allemagne devait être compensée par la grandeur littéraire et culturelle des Allemands; c'était le seul moyen d'imposer le respect aux étrangers. Et sur ce point Weimar, la petite ville de province, pouvait jouer un rôle de premier plan, celui d'une capitale culturelle.⁸²

Mais la défaite prussienne amena Goethe à réfléchir aussi sur celui qui en avait été l'artisan, Napoléon. Et comme en 1795, lorsque dans son »Märchen« il chercha à voiler le message en exposant ses idées de façon ésotérique, il recourt dans »Pandore«, un petit drame mythologique, à une stylisation qui devait, grâce au recours à la mythologie grecque et à l'allégorie, dépouiller les personnages de leur individualité, de ce qui faisait leur actualité, pour mieux mettre en relief leur caractère général. Ainsi, avec les frères Prométhée et Epiméthée, il oppose deux tempéraments, l'activité et la réflexion, *vita activa* et *vita contemplativa*; mais en même temps il suggère que ces deux tendances, qui doivent se compléter, sont isolées dans le présent du drame et que, par là, elles se sont appauvries, voire perverties;⁸³ tandis que, ayant perdu Pandore, Epiméthée se consume de nostalgie, entièrement tourné vers le passé où elle était

⁸⁰ *Ib.*, p. 452, G. Schlosser le 23. 5. 1807. Cf. aussi »Campagne in Frankreich«, son jugement sur la stratégie des Alliés.

⁸¹ *Ib.*, p. 492 sq., Falk le 9. 5. 1808.

⁸² *Ib.*, p. 426, Fernow à Böttiger le 30. 11. 1806: »... jetzt besonders, wo Deutschland nur eine große, heilige Sache habe – die, im Geiste zusammenzuhalten, um in dem allgemeinen Ruin wenigstens das bis jetzt noch unangetastete Palladium unserer Literatur aufs eifersüchtigste zu bewahren ...«

⁸³ Ce qui n'est pas sans rappeler la situation dans le »Märchen« de 1795. Cf. par contre Arnold BERGSTRÄESSER, *Mensch und Staat im Wirken Goethes Pandora*. In: *Staat und Dichtung*, Freiburg 1967, p. 54.

encore auprès de lui, Prométhée, tout absorbé par le présent, fait montre d'un activisme fébrile.⁸⁴

L'allusion à Napoléon devient plus transparente quand Prométhée appelle ses guerriers, qui, au dehors, ne connaissent que la loi d'un égoïsme brutal, s'appropriant tout ce qui leur plaît, incendiant ce qu'ils ne peuvent emporter, fermant à jamais la bouche à quiconque manifeste.⁸⁵ Mais, dépassant le personnage de l'Empereur, Goethe caractérise ainsi non Napoléon, mais l'esprit qu'à l'époque il a imposé à l'Europe, et cet esprit gagne tout le monde; même les bergers, qui traditionnellement représentent l'innocence, se montrent haineux et agressifs. Le remède résidait tout simplement dans l'union des forces. Comme dans le «Conte» de 1795, Goethe esquisse une vision ternaire de l'histoire, mais cette fois il s'abstient de présenter la réunion finale, car il ne voit pas encore la fin de l'épreuve. Il ne cherche pas à anticiper l'histoire, mais à montrer aux hommes la voie à suivre pour leur permettre de surmonter la scission. Et celle-ci cessera dès que les frères auront compris leur nécessaire complémentarité. Seuls les Dieux connaissent un bonheur éternel; ici-bas, tout a une fin,⁸⁶ tout est soumis au changement. Dans la mesure où cette philosophie de l'histoire s'inspire du rythme de la vie, les hommes peuvent être assurés que les antagonismes prendront fin. Cet espoir doit animer les hommes et leur permettre de sortir de leur isolement, de se tourner vers l'avenir aussi. Et c'est également la leçon que, de façon voilée, Goethe donne avec «Pandore» à ses compatriotes après la défaite de Jéna.

Mais si en 1808, avant la rencontre d'Erfurt, Goethe avait de Napoléon une image plutôt ambiguë, l'Empereur possédait déjà à ses yeux une dimension vraiment mythique. A l'en croire, c'était «le phénomène le plus extraordinaire qu'ait pu produire l'histoire»⁸⁷ depuis César et Alexandre et il ajoutait qu'on aurait pu prévoir qu'il sortirait nécessairement du sein de la «nation française, si cultivée, voire trop cultivée.»

En le présentant comme le représentant de la France, il suggérait en même temps tout ce qui le séparait de lui. Lorsque Napoléon le reçut comme le maître du monde, flanqué de ses ministres et de ses maréchaux, Goethe fut sans doute plus que jamais conscient de tout ce qui l'opposait à l'Empereur. Certes, il avait conservé une secrète préférence pour les hommes d'action,⁸⁸ mais sous l'influence des déceptions que lui avaient causées ses activités d'administrateur, il avait compris la nécessité de se limiter.⁸⁹ Par les limites que lui imposaient les dimensions fort modestes du duché de

⁸⁴ Cf. E. TRUNZ dans son commentaire de la Hamburger Ausgabe, t. V, p. 527 et surtout Dieter BORCHMEYER, Goethes »Pandora« und der Preis des Fortschritts. In: Goethe. Actes du Colloque. Etudes germaniques et Recherches germaniques, 1983 (sous presse).

⁸⁵ Ces personnages apparaissent également dans »Epimenides Erwachen«, I, sc. 6. Cf. également Faust II, 4e acte v. 10331.

⁸⁶ Hamburger Ausgabe, t. V, p. 348 Pandora, v. 498-99: »Ach! warum, ihr Götter, ist unendlich Alles, alles, endlich unser Glück nur!« (Epimeleia).

⁸⁷ Briefe, (cf. n. 43), p. 507, lettre à Knebel du 3. 1. 1807.

⁸⁸ Cf. Pandora, v. 1045: »Des echten Mannes wahre Feier ist die Tat!«. Cf. aussi Faust I et II ainsi que »Wilhelm Meisters Wanderjahre« et ECKERMANN (cf. n. 65) t. III, p. 160 du 11. 3. 1828.

⁸⁹ Cf. Fritz HARTUNG, Goethe als Staatsmann. In: Jahrbuch der Goethe-Gesellschaft. IX (1922) p. 303. et A. FUCHS, Goethe-Studien, Berlin 1968, p. 197 sq.

Saxe-Weimar – grand comme un département français moyen –, le ministre de Charles-Auguste avait compris que la politique se faisait en dehors d'eux, au-dessus de leurs têtes. Manifestement, elle était exclusivement l'affaire des Grands, dont lui, en tout cas, ne faisait pas partie. En réponse aux troubles qui agitaient l'Europe il en était venu à l'idée du renoncement. Or il se voyait confronté, en la personne de l'Empereur, avec une individualité extraordinaire, sûre d'elle et dominatrice, avec le principe actif en chair et en os, qui, débordant de dynamisme, entraînait le monde entier dans son sillage. Pour la première fois il avait l'impression de se trouver en face d'un héros comme il n'en avait rencontré que dans la littérature, un héros qui incarnait la politique, le pouvoir,⁹⁰ qui dominait l'histoire, de sorte que l'image que Goethe se faisait de Napoléon rejoignait celle de Hegel, qui, la veille de la bataille de Jéna, voyant l'Empereur entrer à cheval dans la ville, avait cru voir »l'esprit du monde«, l'esprit qui commande à l'histoire.⁹¹

La fascination que Napoléon avait exercée sur Goethe lors de l'entrevue se lit d'une part dans le fait que l'image s'éclaire progressivement jusqu'à ce qu'en 1814 et 1815 les traits négatifs reprennent passagèrement le dessus, et d'autre part dans les stéréotypes hyperboliques que l'on retrouve dans les propos que le poète avait tenus à ses amis, – propos trop convergents pour avoir été vraiment déformés. Dans les années suivantes, il revenait volontiers sur cette personnalité »incommensurable«,⁹² ce »demi-dieu«⁹³ d'une »intelligence supérieure«,⁹⁴ prompt à la décision et doué d'une volonté morale extraordinaire, comme en témoignait aussi la visite qu'il avait faite aux pestiférés.⁹⁵ Réunissant en lui toutes les qualités, Napoléon était à lui seul un monde.⁹⁶ Après cela on est un peu surpris de voir que Goethe le compare à Lavater,⁹⁷ mais en pensant au physiogoniste suisse, il voulait souligner l'extraordinaire perspicacité psychologique de l'Empereur, qui savait discerner les faiblesses de ses interlocuteurs pour les utiliser à ses fins, car rien chez lui n'était gratuit. Cette perspicacité inspire d'ailleurs bien des comparaisons au poète; selon lui, Napoléon manipule les hommes comme des pions, comme le pianiste Hummel les touches de son piano⁹⁸ et il déplace les acteurs du grand théâtre du monde comme Goethe ceux de la modeste scène de Weimar.⁹⁹

La clef de l'énigme que lui posait ce personnage bousculant son habituel sens des proportions, Goethe croyait la trouver dans ce qu'il appelait le »démonique«;¹⁰⁰ par là, à l'instar de Socrate, il désignait le démon intérieur de l'homme, le génie qui trace d'avance les contours du destin de l'individu, la force mystérieuse, insaisissable qui le

⁹⁰ Gespräche (cf. n. 9) t. XXII, p. 607, Falk le 10. 11. 1810: comparant Louis Bonaparte à Napoléon.

⁹¹ Lettre à Niethammer du 13. 10. 1806: »den Kaiser–diese Weltseele ...« Cf. Deutschland unter Napoleon (cf. n. 3), p. 128.

⁹² ECKERMAN (cf. n. 65) t. II, p. 107, le 6. 12. 1829.

⁹³ Ib. t. III, p. 159, le 11. 3. 1828.

⁹⁴ Gespräche (cf. n. 9), t. XXII, p. 814 Boisserée le 8. 8. 1815: »den größten Verstand, den je die Welt gesehen.«

⁹⁵ ECKERMAN (cf. n. 65) t. II, p. 79, le 7. 4. 1829.

⁹⁶ Ib., t. I, p. 177, le 16. 2. 1826: »Napoleon (...) Dieses Kompendium der Welt.«

⁹⁷ Gespräche (cf. n. 9), t. XXII, p. 512, Falk le 14. 10. 1808.

⁹⁸ ECKERMAN (cf. n. 65), t. II, p. 73, le 7. 4. 1829.

⁹⁹ Gespräche (cf. n. 9) t. XXII, p. 512, Falk le 14. 10. 1808.

¹⁰⁰ Cf. P. HANKAMER (cf. n. 40), p. 121 sq. et Claude VIGÉE, l'art et le démonique, Paris 1978, notamment p. 226 sq.

fait agir. Or si, pour l'humanité moyenne, cette force est peu sensible, pour des êtres d'élite elle peut s'affirmer comme une volonté qui les dépasse et à laquelle ils ne sauraient se soustraire. Elle s'empare d'eux, les inspire et les dirige, de sorte qu'ils se meuvent avec la sûreté d'un somnambule. Pleine de contradictions, tour à tour destructrice et productive, cette force n'est ni diabolique ni divine, et elle est tout cela à la fois; elle n'obéit ni à la raison ni à la morale.¹⁰¹ C'est pourquoi Goethe se refusait à juger selon les critères de la morale la personnalité et les actes de Napoléon, qui représentait ce phénomène dans sa plénitude.¹⁰² Et l'Empereur l'intéressait d'autant plus qu'il avait l'impression que, dans le prosaïsme des temps modernes, ce phénomène ne se manifestait plus que rarement, surtout avec une telle force.

Dans cette optique, les critiques des détracteurs de Napoléon lui paraissaient manquer leur objet et, comme un boomerang, se retourner facilement contre leurs auteurs, car, loin de rapetisser l'Empereur par leurs révélations banales ou sordides, la vérité ne faisait que mieux ressortir encore sa grandeur à lui.¹⁰³ Et c'est aussi dans cette optique que Goethe jugeait les efforts des adversaires de Napoléon, les patriotes allemands. Tandis qu'en 1809 la jeunesse enthousiaste saluait les proclamations de l'archiduc Charles appelant les Autrichiens à se soulever contre l'envahisseur, Goethe restait sceptique, d'une part parce qu'il n'avait qu'une piètre opinion de l'enthousiasme populaire, de l'autre, parce qu'il avait l'intime conviction que Napoléon était et resterait le plus fort, comme s'il était invincible.¹⁰⁴ Et Goethe observe la même attitude vis-à-vis des patriotes prussiens, disant à Arndt que l'Empereur était trop grand pour lui et pour ses semblables, qu'ils ne réussiraient pas à rompre leurs chaînes,¹⁰⁵ car, face à la nature, l'homme était impuissant. Puis, en août 1813, quand la situation de Napoléon était devenue vraiment critique, il le compara bien à un cerf traqué, mais il restait persuadé qu'il saurait encore faire face à ses adversaires, voire triompher d'eux.¹⁰⁶ Autrement dit, Goethe condamnait implicitement les Allemands à la passivité, à la résignation, en attendant que la nature elle-même fît son œuvre.

En effet, c'est elle, et non pas ses adversaires, qui devait finir par anéantir Napoléon. C'est ce que doit illustrer la campagne de Russie, qui trouve un écho dans le poème «Timur» du «Divan occidental-oriental».¹⁰⁷ L'Hiver et le «Tyran d'iniquité-», comme il l'appelle, s'affrontent, dans de nombreuses métamorphoses, comme deux forces de la nature, se présentant tour à tour comme Mars et Saturne, comme l'esprit du feu et l'esprit de glace, ruinant l'un et l'autre hommes et paysages. Mais l'issue de cette lutte sans merci n'est pas douteuse: l'Hiver qui lance contre le conquérant et son armée ses vents et ses tempêtes de glace, qui ne leur permet même pas de se réchauffer à quelque feu, finira par l'emporter. Comme Goethe dira à Eckermann, dès que l'homme démonique a accompli la mission que lui a confiée la nature ou l'histoire, elles

¹⁰¹ *Dichtung und Wahrheit*, livre 20. Hamburger Ausgabe, t. X, p. 175 sq.

¹⁰² *Gespräche* (cf. n. 9) t. XXIII, p. 743, Eckermann le 23. 2. 1831.

¹⁰³ ECKERMANN (cf. n. 65), t. II, p. 72, le 6. 4. 1829.

¹⁰⁴ *Gespräche* (cf. n. 9), t. XXII, p. 548 sq., Kohlrausch le 23.-24. 5. 1809.

¹⁰⁵ *Ib.*, p. 684, Arndt, le 21. 4. 1813.

¹⁰⁶ *Ib.*, p. 692, K. G. v. Weber, le 10. 8. 1813.

¹⁰⁷ *Der Winter und Timur*. Westöstlicher Divan, Hamburger Ausgabe, t. II, p. 60; bien que Goethe s'inspire étroitement d'un poème arabe, l'allusion à la campagne de Russie ne fait pas de doute.

l'abandonnent et lui font des crocs-en-jambe jusqu'à ce qu'il soit anéanti. Voilà ce que montre le destin de Napoléon¹⁰⁸ et il révèle en même temps combien il est dangereux de »s'élever jusqu'à l'absolu et de tout sacrifier à une idée«. ¹⁰⁹

Et la même idée se dégage du »Réveil d'Epiménide«, œuvre de commande par laquelle Goethe devait célébrer la défaite de Napoléon et la victoire des Alliés. Il est cependant symptomatique qu'une fois de plus il préféra écrire un drame mythologique. Rarement sans doute le décalage a été aussi manifeste entre les aspirations des patriotes allemands, qui avaient voulu réveiller la nation toute entière et rêvé d'une guerre populaire, comme en Espagne, et le poète classique de Weimar qui, une fois de plus, avait préféré recourir à un langage ésotérique parce qu'il estimait que la politique n'était pas du ressort du peuple et qu'ainsi il évitait de stimuler encore le fanatisme francophobe, qui ne trouvait déjà que trop d'occasions de se manifester. En lui permettant de faire abstraction du contexte historique et de l'actualité, l'ésotérisme lui permit de dégager l'idée générale et d'exprimer »ce qui a agité les consciences durant de nombreuses années«, ¹¹⁰ durant »cette malheureuse période où la liberté et l'innocence« avaient été baillonnées. Mais ce n'est pas à la personne de Napoléon qu'il s'en prend; Goethe se contente de stigmatiser l'esprit de l'époque, ¹¹¹ qui correspond au sommeil d'Epiménide et à celui de l'Allemagne, en le plaçant sous le signe de la Ruse, de la Discorde et de la Guerre. Ensemble ces »démons« ont ruiné l'ordre ancien, symbolisé par le Temple, mais, à la libération, préparée par la Foi, l'Amour et l'Espérance et placée de nouveau sous le signe de la collaboration, ¹¹² le Temple sera restauré comme par miracle. Ère de paix et d'harmonie, la Restauration succède ainsi à l'épisode napoléonien. L'avenir appartient à l'Allemagne. ¹¹³

On s'est étonné qu'en dépit de son admiration pour Napoléon Goethe ait pu écrire une pièce comme le »Réveil d'Epiménide«, ¹¹⁴ mais si l'on regarde vraiment l'image que Goethe s'était faite de Napoléon, avec ses traits à la fois maléfiques et bénéfiques, on constate que, loin de se renier, il mettait seulement l'accent tantôt sur la personnalité et sa grandeur, tantôt sur les effets négatifs qui en étaient le corollaire. De par son exceptionnelle stature mythique, Napoléon a toujours fasciné Goethe; mais dès qu'il considérait la réalité politique, les images d'oppression et de guerre s'imposaient à lui, aussi bien en 1807 qu'en 1814; la stylisation mythologique et l'ésotérisme formaient d'ailleurs écran.

Certes, avec les années, notamment après la mort de l'Empereur, le mythe paraît avoir parfois pâli; c'est ainsi qu'en 1824, comparant deux figurines représentant Frédéric II et Napoléon, il remarquait avec malice que, étant plus petit, Napoléon était

¹⁰⁸ ECKERMANN, (cf. n. 65) t. III, p. 170, le II. 3. 1828.

¹⁰⁹ Ib., t. II, p. 127, le 10. 2. 1830.

¹¹⁰ Goethe à K. Liebich, le 7. 7. 1814, cité par E. TRUNZ, Hamburger Ausgabe, t. V, p. 542. Cf. aussi lettre de Zelter du 31. 3. 1815, citée, ib. p. 543.

¹¹¹ E. STAIGER; Goethe, Zürich 1956, t. 2, p. 528 identifie comme la critique du XIX^e siècle Epiménide et Goethe tandis que A. FISCHER (cf. n. 21), p. 143 le rapproche du peuple.

¹¹² Hamburger Ausgabe, t. V, p. 397, Des Epimenides Erwachen, II, sc. 10: »Von der Gefahr, der ungeheuren, Errettet nur gesamte Kraft.«

¹¹³ Gespräche (cf. n. 9), t. XXII, p. 713 sq., Luden le 13. 12. 1813.

¹¹⁴ E. STAIGER (cf. n. 111), p. 528.

¹¹⁵ Gespräche (cf. n. 9), t. XXIII, p. 427, F. v. Matthisson le 26. 3. 1826.

obligé de lever les yeux vers le roi de Prusse,¹¹⁵ mais la même année, il constatait aussi, pour la première fois, que le règne de l'Empereur avait été globalement positif, car, nouveau Prométhée, l'Empereur avait apporté la lumière aux hommes et révélé l'indigence et l'incompétence des autres princes et – effet du paradoxe moral –, en privant les hommes de leur liberté, il les avait amenés à réfléchir sur les droits civiques; enfin, il avait stimulé le peuple et, en lui demandant des efforts surhumains, il lui avait montré de quoi il était capable.¹¹⁶ C'est dire que, si les années estompaient un peu les détails, l'image elle-même est restée la même jusqu'à la fin de sa vie, puisque jusqu'en février 1831, Goethe n'a cessé de méditer sur la personnalité de l'Empereur en relation avec le phénomène démonique.

Ce n'est pas la dimension historique de l'Empereur qui a préoccupé Goethe entre 1807 et 1831; ce qui l'avait fasciné en Napoléon, c'étaient non les idées et les actes politiques, mais le phénomène ontologique et biologique, si l'on peut dire, de cette personnalité hors du commun, un phénomène qu'il ne pouvait s'expliquer qu'en lui donnant une dimension métaphysique, grâce à sa conception de la nature et du démonisme.

A la fois cosmopolite et patriote, au moins sur le plan culturel, Goethe n'a jamais considéré Napoléon comme un conquérant étranger, même lorsqu'il mettait l'accent sur les aspects néfastes du régime dictatorial. Ainsi, pendant que la plupart des patriotes allemands, notamment en Prusse et en Autriche, s'en prenaient à la France dans son ensemble pour mieux combattre Napoléon et son armée, Goethe n'associait pas dans la personne de Napoléon la dictature et la France.

Si envers des amis, dans ses lettres et dans ses propos, Goethe, qui n'aimait pourtant guère parler de politique, exprimait assez ouvertement ses idées sur la Révolution ou sur Napoléon, dès qu'il s'adressait au public, c'est-à-dire dans ses œuvres, il changeait de registre. Exception faite de ses premiers drames contre-révolutionnaires et de »Hermann et Dorothee«, il n'aborda le problème politique posé à son temps que sous le voile de l'ésotérisme, d'une part parce qu'il était conscient de la complexité des problèmes évoqués, de l'autre parce que, sous le voile de l'ambiguïté mythologique ou symbolique, il pouvait s'exprimer assez librement sans provoquer aussitôt des réactions partisans que la personnalité historique de Napoléon et le rôle qu'il avait joué en Allemagne suscitaient presque fatalement. Mais même dans ses œuvres ésotériques, c'est plus l'esprit de l'époque qui le préoccupe que la personnalité de l'Empereur, malgré sa stature mythique.

Enfin, tant par le phénomène démonique qui se manifeste à travers des êtres d'élite ou à travers l'histoire, que par leurs effets, Napoléon et la Révolution française avaient, dans l'esprit de Goethe, bien des points en commun. Ceci ressort dès que l'on compare les images qui expriment la philosophie de l'histoire dans »Hermann et Dorothee« et dans la »Fille naturelle« d'une part, et d'autre part celles qui servent à caractériser la phase intermédiaire, c'est-à-dire le régime napoléonien, dans »Pandore« et le »Réveil d'Epiménide«. Et l'on constate alors que, chaque fois, une période d'harmonie et de paix fait place à une période de crise, de destruction et de guerres, représentée ici par la Révolution, là par le règne de Napoléon, jusqu'à ce qu'à leur tour elles fassent place à une ère nouvelle de paix et de reconstruction. Mais »il n'y a pas de

¹¹⁶ *Ib.*, p. 426, Riemer le 8. 3. 1826.

mal dont il ne naisse un bien», de sorte que pour Goethe, qui a fait sien ce paradoxe moral de Voltaire, l'essentiel c'est la conclusion qu'en tirent les hommes; s'ils sont capables de relever le défi que constitue le mal, l'effet sera bénéfique;¹¹⁷ sinon, il sera maléfique.¹¹⁸ C'est cela l'heureuse ambivalence qui, selon Goethe, caractérise et la Révolution et Napoléon.

¹¹⁷ Cf. n. 116 et ECKERMANN (cf. n. 65), t.I, p. 200 le 4. 1. 1827.

¹¹⁸ ECKERMANN, (cf. n. 65), t. II, p. 220 le 21. 3. 1831.